

Présence de la ville dans le roman québécois

André Gaulin

Université Laval, Québec, Canada

«La langue est la vraie patrie des peuples.

C'est peut-être du reste la seule patrie»

Claude Duneton, *La mort de français*,

Plon, Paris, 1999.

«Ma désolée sereine

ma barricadée lointaine

ma poésie les yeux brûlés

tous les matins tu te lèves à cinq heures et demie

dans ma ville et les autres

avec nous par la main d'exister

tu es la reconnues de notre lancinance»

Gaston Miron, *Deux sangs*,

L'Hexagone, Montréal, 1953.

Gaston Miron dit dans l'un de ses beaux vers: «Je n'ai jamais voyagé vers un autre pays que toi, mon pays». En un sens, c'est vrai et très peu narcissique malgré ce que l'on pourrait en penser. Une collègue du Conservatoire Royal de Bruxelles m'a fait découvrir un aspect de la modernité de Nelligan chez qui elle ne voyait pourtant au départ qu'un simple calque de Rimbaud ou Baudelaire.

Dans la même ville et capitale, alors que je donnais quelques conférences à l'Université libre, un autre collègue me laissait à entendre que la représentation de l'espace dans nos imaginaires respectifs devaient peu se ressembler, la Belgique étant un petit pays et le Canada, un territoire d'espaces fous. Et pourtant, dans notre roman, il n'en est rien. Bien au contraire, je me souviens précisément d'avoir donné, par la suite, à l'ULB (Université libre de Bruxelles) un cours où j'avais parlé du micro-espace des romans de l'intérieur, des romans urbains surtout entre 1940 et 1960, romans des espaces fermés, lieux d'étouffement, d'angoisse, d'aliénation... A la fin du cours, c'est un collègue polonais qui était venu me trouver pour me dire les grandes similitudes à faire entre son pays et le mien. Or, dans le cas des deux pays, la Pologne et le Québec, il y avait eu occupation politique et subséquemment une présence vorace du pouvoir religieux.

Je constate avec plaisir que le dialogue se poursuit en Argentine où l'on m'invite à parler de grande ville et province dans notre littérature. Déjà les mots eux-mêmes nous convient à réfléchir sur le substrat des expressions que nous utilisons. Qu'est-ce qu'une grande ville? N'y en a-t-il qu'une qui serait Montréal, encore plus centripète que Paris? Québec, ma capitale et celle de l'Amérique française, est-elle une ville? Et quel sens peut avoir pour moi le mot province si je l'oppose à grande ville? Tout ce qui n'est pas elle, la grande ville, comme on parle égocentriquement de province à partir de Paris ou de Montréal? Quant à moi, j'opposerai plutôt ville et campagne, urbanité et ruralité, vie traditionnelle et vie moderne. Bien évidemment, mon propos prendra en compte ma capitale, la ville de Québec, où commence précisément le roman urbain, en 1934. Si tard diront les uns, si tôt diront celles et ceux qui ont fréquenté nos lettres! Quoi qu'il en soit, j'aurai la modestie de mon point de vue qui s'enracine et dans l'Histoire et dans ma fréquentation du corpus, et qui peut ainsi fonder la pertinence de mon propos.

Pour en finir avec les profégomènes, je trouve honnête de vous dire que ce point de vue qui est le mien restera collé à ce qu'il est convenu d'appeler la sociolittérature. Étant inspiré en cela par Lucien Goldmann et Jean-Charles

Falardeau, tout en croyant bien évidemment que les univers littéraires et sociologiques peuvent demeurer souverains dans leur interdépendance, je me référerai à l'occasion à l'Histoire pour mieux éclairer l'œuvre littéraire. Bien entendu, je crois qu'on peut aller directement à l'œuvre sans passer par une explication qui recourt à ce que Goldmann appelait les homologues. Qu'on se rappelle son explication sur la vision tragique de Pascal et de Racine dans son *Dieu caché* paru en 1956.

C'est pourquoi je crois utile, d'entrée de jeu, dans ce vis-à-vis ruralité / urbanité, de rappeler que déjà en 1921, 56% de la population du Québec vivait en ville. Dès la fin du Régime français, vers 1760, sur une population estimée à environ 80 000 habitants, onze mille personnes vivent déjà dans les villes dont huit mille à Québec, trois mille à Montréal et mille à Trois-Rivières. Selon le titre de l'historien André Lachance, *la Vie urbaine en Nouvelle-France* est très bien constituée. Québec est alors une ville moderne, reliée avec le monde par son immense estuaire, à la fine pointe du progrès. Comment expliquer alors que le roman urbain – sans parler de la littérature tout court – apparaisse si tard sur les bords du Saint-Laurent? Bien des chercheurs, et diversement, ont tenté de répondre à cette question du retard du roman urbain. Et disons-le, nous sommes toujours ici, en cherchant une réponse à cette question, aux confins de la frontière du politique.

Peut-être des chercheurs extérieurs apparaîtront-ils plus crédibles, ou du moins plus neutres. Citons par exemple la professeure Yannick Resch de l'université d'Aix-en Provence qui, dans un article intitulé *Mythologies urbaines*, écrit «Si Montréal fait problème comme ville de fiction, c'est qu'elle a été un espace difficile à conquérir et douloureux à habiter». Dès 1968, le professeur de l'université de Sherbrooke, Antoine Sirois, affirme dans son livre *Montréal dans le roman canadien*: «Le fait que plus de la moitié des romanciers ne peuvent parler de Montréal sans évoquer l'affrontement des races est profondément significatif». Maurice Arguin poussera plus loin l'analyse en 1989 en sous-titrant son livre *Le Roman québécois de 1944 à 1965, Symptômes du colonialisme et*

signes de libération. De toute façon, on pourrait citer ici une infinité de gens dont des écrivains majeurs comme Hubert Aquin, Paul Chamberland, Gaston Miron qui collaborèrent à Parti Pris. On peut d'ailleurs penser que pour échapper à cette analyse, beaucoup d'universitaires se sont adonnés à des études plus formalistes qui les sortait d'une Histoire qui n'en finit pas.

Quoi qu'il en soit, cette approche fondée, si elle ne tombe pas dans le simplisme, laisse de grands points d'ombre. Il faudrait aller plus loin et voir comment ce que l'on a appelé la Conquête dans la langue de l'Autre a déstabilisé toute l'organisation d'une société, décapité ses élites moins celles du clergé, on ne l'a pas assez noté, et infirmé sa langue elle-même encore plus que sa religion. Il se crée alors ici un immense retard civilisationnel; destitution des classes dirigeantes, nouveau codage politique, effondrement de l'économie au profit d'un groupe de marchands anglais, des anciens sujets de Sa majesté, qui revendiquent en leur faveur le roi George III, la religion anglicane protégée par le Serment du Test, la nouvelle langue officielle et tous leurs contacts dans la nouvelle métropole. On peut donc comprendre que la vie culturelle soit ainsi profondément perturbée et la vie littéraire tout à fait secondaire. Dans un tel contexte, la littérature apparaîtra plus d'un demi-siècle plus tard, le plus souvent sous des dehors moralisants (les Satires de Michel Bibaud, par exemple) ou avec des préoccupations utilitaires. On peut penser alors à Etienne Parent, un journaliste et essayiste prolifique. D'ailleurs, notons-le, dans cette société problématique au sens où l'entend Goldmann, l'essai va rester et pour longtemps un genre majeur.

Pour mieux illustrer l'insuffisance, pour ainsi dire, d'une lecture trop collée sur le vécu politique, recourons à un exemple du premier roman important qui se passe en ville, les *Demi-Civilisés*, et qui mériterait qu'on le prenne davantage en compte à cet égard. Il s'agit de celui de Jean-Charles Harvey, paru en 1934, et qui se passe à Québec. Pourquoi ne le retient-on pas généralement au titre d'un roman urbain? Parce qu'il paraîtrait à Québec? Pourtant, Québec est une ville assez importante, siège du Parlement et lieu symbolique

d'une nation française et catholique. Peut-être aussi parce qu'il fut peu lu ayant été retiré par son auteur à la demande du cardinal Villeneuve qui l'a tout simplement et très rapidement mis à l'index: « ce livre est prohibé par le droit commun de l'Eglise. Nous le déclarons tel et le condamnons aussi de Notre propre autorité archiépiscopale. Il est donc défendu, sous peine de faute grave, de le publier, de le lire, de le garder, de le vendre, de le traduire ou de le communiquer aux autres» écrit l'archevêque de Québec dans la *Semaine religieuse* du 25 avril, moins de trois semaines après l'achèvement d'imprimer. C'est le premier ministre libéral Alexandre Taschereau lui-même qui sert d'intermédiaire entre le cardinal et l'auteur pour que ce dernier, aussi journaliste et que son journal vient de renvoyer, fasse amende honorable, sous promesse de retrouver un poste dans la fonction publique. Cet incident en dit long sur le contrôle clérical de nos lettres d'autant plus que Harvey avait déjà eu à se défendre, dès 1922, avec la parution de son roman *Marcel Faure*, où il avait eu le malheur d'évoquer une scène d'amour physique puis d'avoir osé critiquer le système d'éducation, sous le contrôle de clergé. Le romancier avait alors été défendu par l'abbé Camille Roy, de tendance terroiriste, mais protecteur des lettres québécoises.

Mais que disait donc ce roman de Jean-Charles Harvey les *Demi-Civilisés*? Rien en fait pour écrire à sa mère, comme on dit. Le héros Max Hubert aime autant la liberté que la gente féminine. Il a le sang latin et l'ardeur libertaire, ce qui n'en fait pas un obsédé, loin de là. Lui et Dorothee Meunier envisagent de vivre ensemble hors mariage, projet déjà irrecevable. Mais il advient que les amants sont victimes du passé de Luc Meunier, en principe le père de Dorothee, mais qui se révèle plutôt être le meurtrier d'Abel Warren, amant de sa femme et vrai père de Dorothee. Or, ce Meunier estimé et riche, honoré de la Légion d'honneur, des Ordres de Saint-Grégoire et du Saint-Sépulcre, n'est justement qu'un faussaire social. Pour faire bref, disons donc que le roman de Harvey, ce dernier était associé de près au parti libéral et remplissait la fonction de journaliste, ne passe pas inaperçu. D'autant plus qu'il se déroule dans la bourgeoise ville de Québec, en partie sur la Grande-Allée où demeure le gratin d'une société. Le clergé y est accusé, par le biais de l'imaginaire, d'exercer un

pouvoir excessif sur la vie civile et sociale et Jean-Marie Rodrigue Villeneuve, cardinal et archevêque, illustre cela à merveille en jouant de la censure au nom du Droit canonique.

Même si le roman de Harvey n'est pas d'une écriture exceptionnelle, il annonce déjà ceux que j'appelle les romanciers de l'intérieur et qui produisent leur œuvre pendant les décennies quarante et cinquante. Ils s'appellent Robert Charbonneau – que Jean-Charles Falardeau reconnaît comme très important au niveau social ainsi que Roger Lemelin-, Robert Élie, Jean Filiatrault, André Langevin – un romancier remarquable qui écrit *Poussière sur la ville*, un roman de 1953 devenu un classique –, André Giroux, Jean-Jules Richard et plusieurs autres qui vont tous faire un procès souvent implacable de la société comme le fait *Mathieu* de Françoise Loranger, la romancière d'un roman qui se fera dramaturge et qui avec Marcel Dubé et Gratien Gélinas vont jouer du scalpel dans l'hypocrisie d'une société le plus souvent rattachée à la ville. Jean-Charles Harvey annonce encore la critique sociale virulente du frère Untel qui, dans ses *Insolences* de 1960, va aussi dénoncer un système d'éducation archaïque, une société sclérosée sous les auspices de Notre-Dame-de-la-trouille et un clergé paternaliste à souhait. Cette fois-ci, contre un clergé en partie furieux, le frère Desbiens bénéficie de la protection du cardinal de Montréal qui a ses alliés à Rome.

Tout cela nous amène donc à juger de l'influence nocive du clergé sur l'orientation de nos lettres Harvey qui avait dénoncé la dépossession économique des Québécois dans *Marcel Faure* y décrie aussi la censure cléricale sur l'avancement de l'éducation, des idées, de la liberté. Il souligne en même temps, à son insu peut-être, que la grande noirceur attribuée au seul Maurice Duplessis dure depuis beaucoup plus longtemps et s'avère être indirectement un effet de «conquête». Sans vouloir entrer dans tous les méandres de l'Histoire et pour mieux cerner cette opposition ville / campagne, disons quand même que cette dite noirceur est facilitée par l'Acte d'Union en 1840, autant après l'échec du régime de l'Acte constitutionnel de 1791, un échec calculé selon des historiens comme Maurice Séguin par exemple, que l'échec du mouvement des Patriotes, exaspérés par la conduite des Gouverneurs du Bas-Canada. C'est alors que

commence, et c'est une réalité sur laquelle on n'a pas suffisamment insisté, le long règne de la chape de plomb qui va peser sur la société canadienne-française avec l'arrivée de l'évêque montréalais ultramontain, Ignace Bourget, qui sera là pour plusieurs décennies et qui fera la lutte à l'Institut canadien allant jusqu'à en excommunier les membres en 1869, eux dont la vocation est de favoriser la lecture des œuvres françaises, en partie à l'index. L'Union marque donc, pour ce petit collectif français et catholique sous tutelle anglaise, un bien mauvais alignement des planètes avec l'évêque Bourget, la reine Victoria et Pie IX, un pape au long règne aussi, que l'on croyait moderne, et qui va publier en 1864 le Syllabus des erreurs dites modernes. On a trop souvent parlé de «la grande noirceur» en l'attribuant au seul régime duplessiste alors qu'il n'était que la fin de 120 ans d'une forme de césaro-papisme.

C'est pendant cette période de notre long XIX^e siècle qui vient mourir vers 1930 selon le professeur Henri Tuchmaier qui l'affirme dans sa thèse malheureusement non publiée et intitulée «*Évolution de la technique du roman canadien-français*» (Laval, 1958) que la ville sera mise à l'écart de l'imaginaire québécois, sauf pour en dire du mal. Sur le modèle de la Terre paternelle de Patrice Lacombe, en 1846, un canevas de nombreux romans s'installe où la campagne est privilégiée, la fidélité à la terre, à la famille, à la foi et à la langue mise en exergue, et la ville conspuée. Dans un Québec qui s'urbanise et dont la ville devient le nouveau milieu de vie, on offre une contre-image urbaine et une sur-valorisation de la vie terrienne. Il faut ajouter à cela, le guet que font les critiques, souvent des clercs ou des gens issus de leurs collèges classiques et privés, des œuvres qui oseraient trop sortir des sentiers battus. C'est ainsi qu'on condamne le poète Eudore Évanturel qui publie dans ses Premières Poésies des beaux vers qui seront ses derniers en 1878. Ses poèmes sont jugés sensuels et dangereux. Le poète de 26 ans ressemble déjà aux héros romanesques tourmentés de la décennie de 1940 et qui déambulent avec leur angosse quand il écrit: «Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose, / Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose, / Avec le pas distrait et lent que vous savez, / Le front timidement penché vers les pavés, / Promener ma douleur et mon mal

solitaire / (...) Je me sens mieux. Je vais où me mène mon cœur...». Au début du XX^e siècle, beaucoup de poètes influencés par la ville de Montréal où ils vivent, ne sont pas pris en considération parce qu'ils s'intéressent à ce qui se publie à Paris. On les appelle même «parisianistes» ou «exotiques», étrangers doublement dans leur propre pays.

Cette littérature du terroir n'est pas toujours banale. Elle a au moins l'avantage de puiser dans le milieu des sujets d'inspiration, même si elle apparaît le plus souvent passéiste et surannée. Pendant la décennie trente, ses romans les plus remarquables adviennent comme un chant du cygne du roman de la terre, surtout avec *Menaud, Maître-Draveur* du curé de Clermont, en Charlevoix, Félix-Antoine Savard, un roman de grande prose poétique diversement interprété et le volumineux *Trente Arpents* de Ringuet (docteur Philippe Panneton) où la terre est finalement présentée comme un marâtre. Dans ce dernier roman, déjà la ville est en coulisse et annonce un nouvel acte dans le champ littéraire québécois. Curieusement, on ne sait trop pourquoi, de nombreuses femmes accèdent enfin à l'écriture, sans pseudonyme comme Laure Conan, Madeleine ou Françoise. Les unes sont romancières sans être remarquées ni remarquables. Pourtant, j'ai souvent suggéré aux féministes de lire des romans de Lucie Clément ou Laetitia Filion où la ville est déjà présente pour mieux saisir la mise en imaginaire de structures sociales qui les dépossèdent. La plupart sont poètes comme Rina Lasnier, une grande moderne, ou Alice Lemieux, qui publie déjà en 1926 et 1928, Jovette-Alice Bernier (*La chair décevante*, 1931), Medjé Vézina (*Chaque heure a son visage*, 1934), Cécile Chabot (*Vitrail*, 1939)... En un sens, avec la guerre qui est aux portes et va émanciper les femmes, redonner contradictoirement la dignité à des chômeurs qui vont partir faire la guerre, tout est en place pour l'arrivée des deux premiers auteurs qui vont inscrire de façon définitive la ville dans notre imaginaire.

La première est une femme, fille des grandes plaines du Manitoba, institutrice de métier, qui rêvait d'être une femme de théâtre et qui s'installe à Montréal après un séjour en Angleterre et en France. Décidée à vivre du journalisme et de son écriture, installée dans la ville haute de Westmount où vit

le gratin anglo-saxon, elle découvre au hasard de ses longues marches dans la ville le quartier populaire de Saint-Henri. Elle y voit la misère, le chômage, les effets de la crise sur le petit peuple et, comme elle l'avouera plus tard à la journaliste Judith Jasmin, l'indignation deviendra le moteur de ce qu'elle en écrira dans un long roman dont le titre évite un anglicisme courant, s'intitulant *Bonheur d'occasion* plutôt que «*Bonheur de seconde main*». Dans son article très documenté du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Antoine Sirois dégage très bien les perspectives que plusieurs exégètes de cette œuvre ont fait valoir. Dans l'optique sociolittéraire, la composition de l'espace et son organisation apparaissent très importants. Saint-Henri est un espace fermé, confronté à la richesse voisine et à la tentation de s'échapper de manière transfuge. Le monde n'y arrive que de manière lointaine sauf par cette guerre qui apparaît scandaleusement à plusieurs personnages –Azarius, Emmanuel– comme une manière de se sortir de la misère. On pense par exemple à cette séquence émouvante de Rose-Anna Lacasse épluchant ses pommes de terre et déposant les pelures sur une feuille du journal où elle lit à la sauvette que des peuples entiers sont déportés, là-bas, dans la lointaine Europe, comme elle, qui va année après année, chercher un logement de plus en plus minable, avec une famille qui grossit et des revenus qui diminuent.

Assez curieusement, cette pauvreté populaire d'une vie de quartier à Montréal fait la fortune de l'œuvre dont on vend 3 000 exemplaires rapidement, qu'on réédite, entre autre chez Flammarion du côté européen, qui gagne le prix Fémina, qu'on traduit en plusieurs langues. Gabrielle Roy, dans un «horizon d'attente» qui lui est favorable en ces temps troublés, vient de toucher un sujet sensible, la sortie d'une «grande noirceur» par la «grande guerre» pour tout un prolétariat urbain qui sert depuis des décennies de main-d'œuvre à bon marché. Mais son œuvre, à ses yeux, n'a pas de portée politique. Ce sont plutôt des critiques qui feront ce type de rapprochement en rappelant que dans ce Québec urbain à 63%, plus de 85 % de l'entreprise anglophone occupe la puissance financière du territoire. Le cinéaste Claude Fournier a bien rendu cela symboliquement par ce train venant de l'ouest, du côté d'Ottawa qui a imposé la

conscription, avec toute la ferraille de la guerre et de l'économie, un train qui d'ailleurs, dans Saint-Henri, ne fait que déranger, passant d'un lieu à un autre dans le vacarme et sans jamais s'arrêter, le ventre plein d'une richesse aveugle à destination obscure.

Plutôt que l'idéologie, *Bonheur d'occasion* voisine plutôt la dimension morale où Emmanuël Létourneau parle de fraternité humaine. Un passage, trop peu cité dans les nombreuses analyses, reste pourtant touchant, à ce point qu'on y sent aussi le point de vue de l'auteure elle-même qui traduit en même temps ses personnages. C'est quand Azarius Lacasse, au restaurant les *Deux Records*, fait l'apologie de *cette pauvre France* occupée avec une éloquence naïve et touchante tout à la fois. Alors qu'Azarius évoque la beauté de la France, quelqu'un lui demande s'il l'a déjà vue. Et Azarius de parler de la chaleur du soleil, de la clarté des étoiles qu'on n'a point vues mais qui nous atteint, nous réchauffe, nous éclaire. Le texte du roman lui fait dire: «Si la France périssait, déclara-t-il, ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait.» Qu'ajoute alors la narratrice ? Ceci: «On fit silence. Tous ces hommes, même les plus durs, les plus taciturnes, aimaient la France. Il leur était resté à travers les siècles un mystérieux et tendre attachement pour leur pays d'origine, une clarté diffuse du fond de l'être, une vague nostalgie quotidienne qui trouvait rarement à s'exprimer mais qui tenait à eux comme leur bonne foi tenace et comme leur langue encore naïvement belle. Mais d'entendre cette simple vérité énoncée par l'un d'eux les étonnait, les gênait même comme s'ils se fussent avisés soudain qu'ils s'étaient découverts les uns aux autres.»

Le critique Gilles Marcotte, qui trouve le style de *Bonheur d'occasion* plutôt terne mais de ton juste, attribue une partie de son succès au fait que Roy, venue d'ailleurs, regarde Saint-Henri avec des yeux neufs. Cette raison me semble aléatoire. Ce serait pour cela que les *Velder* de Robert Choquette, 1941, et qui se passe aussi à Montréal dans une pension de l'Est de la ville, mériterait moins le signalement de roman urbain? Cet auteur n'aurait-il pas plutôt préparé le lectorat de Gabrielle Roy par un feuilleton radiophonique, «la Pension Velder»,

très suivi de 1938 à 1942 et dont s'inspire fortement le roman éponyme de 1941 ? Il faut encore tenir compte des changements sociaux qui voient évoluer la société québécoise au début de la décennie quarante : vote des femmes, instruction obligatoire, enseignement primaire gratuit, travail des jeunes filles dans les usines de guerre en particulier...L'univers traditionnel canadien-français éclate et le romancier Roger Lemelin, qui comme Gabrielle Roy n'est pas issu du collège dit classique, l'illustre à merveille dans ce que l'on peut considérer comme une trilogie à cause de personnages récurrents, en particulier Denis Boucher, une sorte de double de Jean Lévesque. Premier des trois romans, *Au pied de la Pente douce* paraît en 1944, un an avant *Bonheur d'occasion*, suivi *Des Plouffe* en 1948 et de *Pierre le Magnifique* en 1952, les trois romans paraissant aussi subséquentement chez Flammarion .

Le sociologue Jean-Charles Falardeau, auteur de la très belle étude théorique *Imaginaire social et Littérature*, a bien illustré le bouleversement de l'univers ancien en analysant cette trilogie dans son livre *Notre société et son roman*. Il démontre comme cet univers romanesque se défait du roman de 1944 à celui de 1948, puis à celui de 1952. *Au pied de la Pente douce* et *Les Plouffe* nous mettent en présence d'un univers fermé, une paroisse de la basse-ville de Québec dominée entièrement par le curé qui veille sur ses ouailles, des «soyeux» ou petits fonctionnaires et des «mulots», gens vivant en creusant l'aqueduc municipal qui descend dans la ville basse. Car, il faut le dire, il y a une coupure entre ce niveau urbain, populaire et ouvrier, et la haute ville, lieu de la bourgeoisie et de la culture où se passait le roman les Demi-Civilisés évoqué plus haut. On ne va pas d'un niveau de ville à l'autre, c'est comme une image de l'Interdit. Le micro-espace de la paroisse du curé Folbèche se joue aussi au niveau familial où dans la famille Plouffe, la mère Joséphine agit comme le relais du curé et veille au grain, à l'intérieur du logis, micro-espace dans le micro-espace. Le mari, Théophile –on voit la symbolique des noms-, typographe, est un ardent patriote qui, seul, refusera de pavoiser pour la visite de la reine d'Angleterre. Plus axée sur la paroisse dans le premier roman, comme si c'était là le personnage, la famille devient plus typée dans *Les Plouffe* avec Napoléon,

l'aîné, entraîneur de Guillaume, le sportif de la famille qui se fera arrêter pour avoir voulu montrer au couple royal quel lanceur il était, Ovide qui aime l'opéra et parle bien et qui tâtera du monastère, Cécile la «vieille fille» qui doit se cacher pour sortir avec un homme marié.

Déjà, dans *Les Plouffe*, le curé a perdu la main sur sa paroisse qui prend l'eau comme un vieux bateau. Le brave prêtre illustre bien ce bas clergé qui ne comprend pas que l'université Laval, de charte pontificale, reçoive des protestants aux cours d'été de français et qui, en plus, viennent jouer à la balle molle dans la cours du collège des frères exposant ainsi ses paroissiens à l'hérésie! Mais là où la coupe déborde, c'est lorsque qu'à la demande du cardinal, le même cardinal qui fait condamner les Demi-civilisés et que l'on retrouve comme personnage dans le *Ciel de Québec* de Ferron, une procession contre la guerre monte jusqu'à la haute-ville pour découvrir que l'archevêque et primat de l'Eglise canadienne est en faveur de la conscription, laissant se perdre dans la côte toutes les prières que les curés de basse-ville ont fait faire contre! Un personnage regarde tout cela, qui devient par la suite journaliste, c'est Denis Boucher. Dans *Pierre le magnifique*, on le retrouve sceptique et un peu voyeur social. Entre temps, le père Plouffe qui a fait grève au journal de l'archevêché se fait virer et paralyse, lui qui fut champion cycliste. Il mourra terrassé en voyant que son fils Guillaume s'est enrôlé. A la fin, comme Falardeau a bien su le démontrer par l'étude spatio-temporelle, le monde des micro-espaces a fait place à une ville plus ouverte, où la tension haute-ville / basse-ville s'est beaucoup atténuée. L'image finale des Plouffe est significative de l'éclatement du micro-espace rural transposé en ville. On y voit Joséphine, qui vient de lire une lettre du front dans laquelle son fils lui raconte qu'il a tué beaucoup d'Allemands, sortir sur sa galerie et crier, toute bouleversée, à tout venant: «C'est pas croyable, Guillaume qui tue des hommes!» Cette œuvre de Roger Lemelin, populaire et populiste, va passer par la télévision et obtenir une cote d'écoute longtemps enviée pendant la décennie cinquante. En 1981, Gilles Carle fera des deux premiers romans un film intitulé *Les Plouffe*.

Cette transformation sociale par des romans d'inspiration urbaine comme

ceux de Harvey, Roy ou Lemelin se poursuivra après la Révolution tranquille dans plusieurs œuvres remarquées. Du côté de Montréal, on peut penser à des auteurs comme Yves Beauchemin, Claude Jasmin, pour n'en nommer que deux. Le premier se fait connaître surtout avec *Le Matou*, une œuvre devenue best-seller international, traduite en plus de 15 langues et mise en film par Jean Beaudin. Beauchemin récidive et compose d'autres romans volumineux et vivants comme *Juliette Pomerleau*, en 1989, ou son plus récent qui s'intitule *Les émois d'un marchand de café*. Comme Michel Tremblay, son œuvre fréquente le Plateau Mont-Royal. Quant à Claude Jasmin, comme Gabrielle Roy ou Roger Lemelin, il décrit surtout la petite vie de quartier bigarrée, fermée et autosuffisante, avant l'invention des grandes surfaces commerciales. Vie heureuse, pourrait-on ajouter, en se référant à son roman *La Petite Patrie* qui décrit de quartier Villeray de son enfance et que va reprendre avec succès le petit écran.

On pourrait, maintenant que la ville est partie importante de l'imaginaire québécois, parler encore longuement du roman de l'espace urbain. Je m'en tiendrai à deux derniers exemples. Avec le premier qui vous est sans doute connu, à savoir *La Grosse Femme d'à côté est enceinte* de Michel Tremblay paru en 1978, et partie initiale d'une longue suite de romans imbriqués dans le même univers romanesque, je voudrais montrer les analogies de cette œuvre avec celle de Gabrielle Roy ou de Roger Lemelin, dont la présence de la guerre est en fond de scène. Il serait intéressant d'opposer par exemple les deux discours sur la participation à la guerre d'Azarius Lacasse et de Gabriel, mari de la Grosse Femme, ou de comparer la temporalité de chacun des romans, le récit de Tremblay, surtout dramaturge dans la première partie de sa carrière d'écrivain, étant construit comme une pièce remplissant le 2 mai 1942, de rapprocher les espaces urbains de Saint-Henri, de Saint-Sauveur ou du Plateau Mont-Royal, ou de faire une réflexion sur le parler populaire des trois romans, parler qui a tellement fait couler d'encre au Québec. Mais, ce qui est intéressant en particulier, c'est de voir une même période historique par la lentille de ce qu'Escarpit appelle les générations littéraires. Il est bien clair que dans le cas de Tremblay, le narrateur revient sur un passé dont il a assumé les événements, quelque chose

comme un petit-enfant de Rose-Anna Lacasse ou de Joséphine Plouffe qui s'est fait écrivain. Le point de vue n'est plus du tout le même.

Malgré le drame des histoires concurrentes de Victoire, amoureuse de son frère Josaphat-le-violon, ou de Ti-Lou, la glorieuse prostituée d'Ottawa, c'est comme un appel de salut et de libération qu'il faut voir dans *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*. Il y a ici une volonté d'en finir avec le mensonge. A la différence des œuvres des romans de l'intérieur où les héros vivaient leur drame dans la difficulté de communiquer, *Le Temps des hommes* (1956) d'André Langevin en étant l'exemple le plus frappant, chez Tremblay quelqu'un écoute toujours quelqu'un, Béatrice écoutant Richard, la Grosse femme écoutant Gabriel, ou Albertine, ou Laura, Josaphat écoutant Victoire ou Marcel; et Florence, mystérieuse mère des tricoteuses de l'Histoire, toutes en couleurs voisinant la mort, Rose, Violette et Mauve, écoutant la mémoire même des générations qui passent et qui forment le tramé d'un même collectif. D'ailleurs, le nom de Victoire n'est-il pas symbolique pour un peuple marqué par le syndrome de l'échec? Et que signifie aussi cette attente de la délivrance de sept femmes enceintes sinon la suite du monde, un peu comme le poète Miron appelait sa fille Emmanuelle et l'écrivain Hubert Aquin, son fils Emmanuël!

Parlant de Miron justement, on pourrait aussi, à propos de ce roman de Tremblay, revenir à sa notion du dedans et du dehors dans ses importantes «Notes sur le non-poème et le poème» de *L'Homme rapaillé*. Par exemple, le drame du petit Richard lui vient de ne point pouvoir réconcilier le dedans et le dehors. «Dehors était le seul refuge...» écrit significativement le narrateur en évoquant le milieu de vie de ces trois familles qui vivent ensemble. C'est aussi le cas de Marie-Louise Brassard, toujours à la fenêtre, derrière le rideau, non pour écornifiler mais comme pour échapper au vide. Le narrateur nous la présente comme un «pur produit de l'ignorance, de l'intolérance d'une société rurale» et l'air de rien, il stigmatise une telle société dont «l'envie, l'hypocrisie et la culpabilité (sont les) trois vertus essentielles». C'est justement Tit-Lou, celle qui a assumé son histoire, qui ne veut pas mourir sans jonction avec l'extérieur, fenêtre ouverte,

ce qui l'amènera à mourir debout. Entre le petit Marcel qui s'adonne au rêve et Jean-le-Maigre d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* qui se voue à l'écriture et dévoie sa grand-mère, elle pourtant l'image de la fidélité historique à une vocation de crucifié, un pont peut être fait de la ruralité à l'urbanité, de la dépossession à la quête identitaire, de la conformité à la nouveauté, du monde ancien à la modernité.

C'est ce qu'a illustré de manière magistrale le romancier Jacques Ferron, un docteur et écrivain qui serait peut-être un Nobel de la littérature si le Québec était un pays détaché de la littérature française par son statut politique. Je termine d'autant plus volontiers par lui que Ferron ne retient pas un jugement aussi sévère que le mien sur le rôle de l'Église québécoise dans notre vécu collectif, ce qui soulignera d'autant la relativité des points de vue. Ce médecin populaire, disciple de Foucauld, et qui met en situation romanesque la folie qu'il côtoie à Saint-Jean-de-Dieu – qu'on lise *l'Amélanchier ou les Roses sauvages* – écrit en 1969 ce qu'il appelle une chronique et que le professeur Alonzo Leblanc estime être la mise en place d'une véritable mythologie québécoise. Il voit dans cette «fresque sociale» de plus de deux cents personnages une des œuvres majeures de cette décennie. Et l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu partage ce point de vue en reconnaissant avoir lu *Le Ciel de Québec* une quinzaine de fois et y avoir toujours appris quelque chose, puisque d'après lui, un écrivain n'est rien s'il n'apprend pas quelque chose à un commensal de l'écriture: «Si Ferron avait été sud-américain, ses livres auraient été traduits partout.» affirme Beaulieu au *Devoir* à propos de sa pièce *La Tête de Monsieur Ferron et Les Chiens*.

Dans *Le Ciel de Québec* qui se passe en 1937 dans la capitale, lieu de pouvoir, autant politique qu'ecclésiastique, les principaux personnages sont des clercs, catholiques tout aussi bien que protestants, et des hommes politiques, tant québécois que fédéraux auxquels s'ajoutent aussi des artistes, poètes comme Hector de Saint-Denys, Garneau ou Anne Hébert, peintres comme Paul-Émile Borduas. *Le ciel de Québec* peut donc s'interpréter alors comme un lieu, un climat, un pays ou tout simplement comme la récompense promise aux élus et

dont on voit l'immense azur. Dans ce roman fourmillant de personnages, tout se joue au fond sur l'ouverture d'une nouvelle paroisse, secteur mal famé de la grande paroisse de Saint-Magloire, en Etchemin. En fait, le jeune vicaire de la grande paroisse est allé y jeter le feu du ciel avant de se retrouver momentanément à Saint-Michel-Archange. Le cardinal, toujours notre cardinal Villeneuve, s'y rend donc, accompagné de deux grands ecclésiastiques, monseigneur Camille et monseigneur Cyrille, deux messieurs du Séminaire. Dans les faits, grâce à un index historique des noms, on peut reconnaître en eux le littéraire abbé et universitaire Camille Roy, prolifique auteur et défenseur de nos lettres mais ici poète et signataire des *Stances agricoles* que l'évêque anglican, Frank-Anacharcis Scot admire comme tel. Dans ce livre où l'humour est souverain, il y a une scène bidonnante où l'évêque Scot que fréquente, à titre littéraire, monseigneur Camille, demande à ce dernier la différence entre ce que lui crie parfois des passants sur la rue, à savoir, «tabernacle de grande hostie» ou «grande hostie en tabernacle». Et son visiteur de lui expliquer longuement qu'il y a, malgré la ressemblance qui révèlent «la surprise et la considération», une légère irrévérence dans la première expression!

A l'inverse de monseigneur Camille, monseigneur Cyrille est un ecclésiastique austère et de religion plutôt terroriste. La retraite de deux semaines, qu'il va prêcher à Sainte-Catherine, paroisse de curé Rondeau qui aime bien le vin et la chasse et où habite Orphée et Eurydice (les poètes Gameau et Anne Hébert), tient de la tradition classique des grands exercices ignaciens. Les paroissiens adorent fréquenter les sermons de la retraite qu'ils voient beaucoup comme un haut exemple de rhétorique. Avec de tels monseigneurs, le cardinal, ancien missionnaire oblat dans l'ouest canadien, peut toujours pondérer les jugements opposés de ses deux conseillers. Il a d'ailleurs confié à l'abbé Camille la réhabilitation du jeune vicaire incendiaire des méchants, l'abbé Louis de Gonzague Bessette dont il veut faire le nouveau curé de la nouvelle paroisse du ruisseau des chiens.

Mais Ferron ne manque pas de mettre en contrepartie de cette trame cléricale de l'histoire, la joute politique des Olympiens (les fédéraux autour du

ministre Ernest Lapointe) et des prométhéens (autour du premier ministre Maurice Duplessis). Ferron y a d'ailleurs finement choisi son camp, le ciel de Québec, et sa vision du monde passe par la réconciliation avec l'histoire. D'une part, dans cette projection mythologique, l'enquébecquoisement de Frank Anacharcis Scot, junior annonce la paix politique avec les Anglais deux cent cinquante ans après la Conquête. Par ailleurs, la fondation du petit village d'influencé indienne dit des Chiquettes indique bien l'adhésion aux deux versants du monde, aux deux faces de la lune. Les dernières pages de la chronique sont magnifiques où Scot junior, traversant l'hiver pour aller construire l'église du nouveau village de Sainte-Eulalie, est reçu par Noé Cantin, encabané dans l'hiver et qui ne peut lui refuser le gîte et le couvert au nom de l'hospitalité ancienne, car dit Scot «pour lui qui tenait feu et lieu, j'étais le truchement providentiel qui déjà le tirait de son isolement, qui ensuite, colportant son nom au-delà de la paroisse dont il faisait parti un jour sur sept, le rattacherait à la nébuleuse de son peuple.» Et Scot ajoute ce passage qui traduit bien la pensée de Ferron sur le rôle historique de l'Église du Québec: «Quand on passe quatre ou cinq mois, chaque année, immobilisé par la neige, on développe une âme grégaire si exaltée, si absolue, qu'elle est naturellement religieuse et donne sa cohésion à la nation québécoise, par ailleurs individualiste et portée à la dispersion, faute d'État.» Scot sera aidé par Joseph Fauché, dont le fils s'appelle Rédempteur. Rédempteur Fauché! Un nom qui traduit bien aussi l'alliance des riches et des pauvres, des chiens et des chiens.

Et dans l'optique de cette brève conférence pour l'importance du sujet, la réconciliation aussi, à partir de la capitale, de la ville et de la campagne, devenus deux espaces de libertés et deux espaces complémentaires. A partir de cette grande analogie du *Ciel de Québec*, la ville ne sera plus un espace maudit mais un lieu de fondation du pays et la campagne pourra redevenir un espace d'épanouissement. Tout un collectif revient enfin sur terre, celle des vaches et celle des villes. Comme Paris, Québec aura sa rive droite et sa rive gauche si l'on en croit la «Conclusion» de la chronique. C'est Scott junior, fils enquébecquoisé de l'évêque anglican qui dit: «Je cheminai sur l'autre rive du fleuve vers le hameau des Chiquettes, siège de la future paroisse de Sainte-

Eulalie, à six ou sept lieues de Lévis, descendant de l'échelle absurde, glorieuse et branlante, d'une société qui s'édifiait tout en hauteur dans le but de toucher terre et de fonder sur la réalité mon appartenance à un nouveau pays.» C'est le ciel, oui, qui vient de condescendre à la terre et le verbe, celui de Ferron ou de Jean-le-Maigre annonciateur d'Emmanuel, qui s'incarne et devient pays sous le Ciel de Québec.

Bibliographie

André Lachance, *La Vie urbaine en Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1987.

Yannick RESCH, «Mythologies urbaines», *Littérature du Québec*, Vanves, EDICEF, 1994, collection *Histoire littéraire de la francophonie*, Universités francophones AUPELF/UREF.

Montréal dans le roman canadien, Montréal, Paris (et) Bruxelles, Marcel Didier, 1968, p. 45.

Le roman québécois de 1944 à 1965, Montréal, l'Hexagone, 1989.

On peut se référer entre autres études là-dessus à Maurice Séguin, *Histoire de deux nationalismes au Canada*, Montréal, Guérin, 1997, ou à Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec*, 2 tomes, Montréal, Fides, 1971.

Pour l'histoire littéraire, je renvoie aux introductions des divers tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* publiés à Montréal à partir de 1980, chez Fides, ainsi qu'aux tomes sur la Vie littéraire, deux sommes issues des professeurs et chercheurs de l'université Laval.

Jean-Charles Harvey, *Les Demi-Civilisés*, Montréal, les Éditions du Totem. Jean-Charles Harvey fait une version en partie différente aux éditions de l'Homme, en 1962. On consultera avec profit, l'article de Guildo Rousseau, un spécialiste de l'œuvre de Harvey, dans le deuxième tome du DOLQ (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*).

Cité par le professeur Guildo Rousseau dans son article

du tome 2 du DOLQ.

Voir l'article du même spécialiste dans le même tome à l'entrée Marcel Faure.

Ce sont des décorations données dans des pays catholique par le Vatican.

Les Insolences du frère Untel, Montréal, les Éditions du Jour, 1960, furent un best-seller qui atteint plus de 100 000 exemplaires en quatre mois, du jamais vu. Voir l'article du soussigné dans le tome 1V du DOLQ.

Pour avoir des repères historiques à portée de la main, on peut consulter avec profit Jean Provencher, *Chronologie du Québec / 1534-1995*, Montréal, BQ, 1996. Une mise à jour jusqu'à 2000 est prévue.

Maurice Duplessis, qui se fit élire en s'alliant à des libéraux déçus qu'il trompa vite, fut premier ministre du Québec, sous la bannière de l'Union nationale qu'il fonda, de 1936 à 1939 et de 1944 jusqu'à sa mort en 1959. Sa mort et celle de Pie XII, l'année précédente, ont favorisé l'accélération de la modernité québécoise.

Patrice Lacombe, *La Terre paternelle*, dans l'«Album littéraire et musical de la Revue canadienne», février 1846; signalons l'édition de 1972, à Montréal, chez H.M.H.

Voir l'article de Maurice Lemire dans le tome 1 du DOLQ.

Voir l'article de Guy Champagne, qui a aussi fait une édition critique de l'œuvre, dans le tome I du DOLQ.

Ce sont souvent les poètes les plus modernes du Québec. On peut nommer Marcel Dugas, Paul Morin, Guy Delahaye, René Chopin, Jean-Aubert Loranger et quelques autres.

Félix-Antoine Savard, Menaud, Maître-Draveur, Québec, librairie Garneau, 1937. Voir l'article de François Ricard dans le tome 2 du DOLQ.

30 Arpents, Paris, Flammarion. Voir l'article signé par Antoine Sirois dans le tome 2 du DOLQ.

Pour l'ensemble de ces auteures, on peut consulter les tomes 2 et 3 du DOLQ.

Lors d'une émission de Radio-Canada, télévision, le 30 janvier 1961.

Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945. Voir le tome 3 du DOLQ.

Pour les références exactes des films cités dans cette communication, on pourra consulter avec intérêt l'ouvrage de Michel Coulombe et Marcel Jean, *Le Dictionnaire du cinéma québécois*, Montréal, Boréal, 1988. Robert Choquette, *Les Velder*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941. Voir l'article de Renée Legris dans le tome 3 du DOLQ.

Roger Lemelin, *Au pied de la Pente douce*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944; les Plouffe, Québec, Bélisle, 1948; *Pierre le magnifique*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1952. On peut consulter le tome 3 du DOLQ. pour les articles de Maurice Arguin pour les romans de 1944 et 1952 et de Jean-Charles Falardeau pour les Plouffe.

Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et Littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974.

Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, Editions HMH, 1967.

Pour les romans écrits après 1980, on trouvera les références dans les catalogues des maisons d'édition. Un bon nombre de ces romans existent en édition de poche,

Michel Tremblay, *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978.

Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Montréal, les Presses de l'université de Montréal, 1970. Voir l'article du soussigné dans le tome 5 du DOLQ.

Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, les Editions du Jour, 1965. Voir l'article d'Annette Hayward dans le tome 4 du DOLQ.

Jacques Ferron, *Le Ciel de Québec*, Montréal, les Éditions du Jour, 1969. On lira avec intérêt l'article d'Alonzo Leblanc dans le tome 4 du DOLQ. C'est là qui est faite la citation ci-haute de Victor-Lévy Beaulieu.

Il s'agit de l'évocation de personnages du roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, roman paru en 1965 et Prix Médicis 1966.